

MAUVAIS ESPRITS

Le Premier des Dossiers K



SOPHIE GALAN

Sophie Galan

Mauvais Esprits

Le Premier des dossiers K

© Sophie Galan, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2951-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Aventure en Guyane

« Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille / Tu réclamaï le soir ?
Il descend ; le voici »¹ : qui avait pondu ça, déjà ? Elle ne le savait plus. Et vu que, malgré l'atmosphère obscure qui l'enveloppait, sa douleur ne s'apaisait pas, la paternité de la citation était bien le cadet de ses soucis. Allongée sur le dos, parfaitement immobile sous la couverture, elle grimaçait à chaque crampe qui nouait sa cuisse gauche. Les élancements hachaient son souffle ; elle le retenait pour ne pas gémir, mais serrait si fort les paupières que des larmes commençaient à poindre. Il y avait une chose sur laquelle elle était d'accord avec le poète, quel qu'il soit : c'était une putain de Douleur avec un D majuscule !

En s'aidant des deux mains, elle parvint à se redresser en position assise. Autour d'elle, dans le noir, des ronflements et, en toile de fond, le bruit de la pluie. « *Ô bruit doux de la pluie / Par terre et sur les toits !* »² Au moins, comme ça, on n'entendait pas les insectes. N'en déplaise à Verlaine, ou Rimbaud, ce n'était pas une ville qu'enveloppait l'atmosphère étouffante, mais plutôt une forêt. Très dense, très verte, très tropicale ; très pleine de fourmis et de moustiques et de toutes sortes d'insectes non identifiés qui vous vrombissaient aux oreilles et vous grimpaient dessus comme s'ils étaient en territoire conquis. Et avec ça, très pluvieuse. On crevait de chaud le jour, on crevait de chaud la nuit, on suait comme des bœufs en plein été jusqu'à ce qu'on se prenne une averse sur la tronche, et on était bon pour grelotter pendant dix minutes à cause du choc thermique. Saleté de forêt. Elle détestait cette forêt. Elle n'en pouvait plus, de cette forêt.

Emmêlée dans sa couverture et gênée par les hurlements de sa cuisse, elle dut se battre pour s'extirper du hamac et manqua tomber par terre. Saleté de hamac. Putain de saloperie de hamac à la con ! Putain de saloperie de jungle de merde ! Au comble de l'énervement, elle posa les deux pieds par terre, avec précaution, en espérant qu'aucune bête n'en profiterait pour ramper dessus. Puis elle se leva, l'essentiel de son poids portant sur sa jambe droite, et entreprit de bouger doucement la gauche pour la dérouiller. Plier, tendre ; lever, baisser ; en avant, en arrière, sur le côté. Poser le pied par terre et, lentement, progressivement, transférer une partie de son poids sur la jambe gauche. Les crispations

involontaires se calmaient ; ses muscles ne hurlaient plus, ils gémissaient sourdement comme cela leur arrivait parfois en temps normal. Quand l'humidité, la chaleur extrême et les journées d'efforts façon supplice de Sisyphe ne les mettaient pas à trop rude épreuve.

Tout ça, c'était la faute de Raymond, bien sûr. Monsieur La-Vie-Pure. La vie pure, tu parles ! Il en avait causé, du malheur, dans cette vie et dans l'autre ! Ça lui faisait un sacré stock de péchés à expier d'ici le Jugement dernier. Heureusement que l'apocalypse n'était pas prévue pour tout de suite.

« On n'est pas certains qu'il s'agit bien de lui, avait nuancé le Christophore. Dieu seul sait combien de malheureux ont disparu dans cette jungle au fil des siècles. Ce peut très bien être un autochtone. Ou autre chose que l'ombre d'un humain », avait-il ajouté, lui faisant hausser un sourcil.

N'empêche. Si les gens du cru et les autorités diocésaines n'avaient pas soupçonné qu'il y avait du Raymond là-dessous – ou en tout cas, du chrétien baptisé – on ne l'y aurait pas envoyée.

« Pourquoi moi, d'abord ? » s'était-elle étonnée vu que Port-Rambaud se trouvait à peu de choses près aux antipodes de la Guyane française.

La réponse de l'évêque ne fut pas pour flatter son orgueil : personne sur place, évidemment. Pour autant, juridiction de l'Église de France. Après consultation de ses homologues vicaires du Christ en territoire gaulois, le Christophore s'était aperçu qu'elle était la seule disponible.

« En fait, il y aurait bien aussi le père William, avait-il précisé par souci d'exactitude. Mais le voyage, les conditions climatiques... Mgr Montbrizon pense que ce serait trop pénible pour lui. »

Le père William était un prêtre défroqué à qui l'on continuait à donner du « père » en raison du talent tout à fait spécial dont le Seigneur l'avait gratifié. Elle possédait le même, mais personne ne l'appelait « père » pour autant. Ni « mère », d'ailleurs. Sachant où le Christophore comptait l'envoyer, elle avait pressenti que l'expédition lui serait tout aussi pénible, mais comme le pseudo-père William avait plus du double de son âge, elle s'était retenue de protester. De toute façon, ça n'aurait servi à rien.

Pendant les longues heures de vol jusqu'à Cayenne, le trajet en camionnette pour rallier Saint-Georges de l'Oyapock et enfin la remontée du fleuve en

pirogue à moteur, elle avait lu le dossier et le bouquin écrit par Raymond à l'époque, dont l'évêque lui avait donné un exemplaire. Il s'agissait d'une sorte de journal de voyage qu'un Indien avait retrouvé parmi les vestiges d'un campement au bord de la rivière Tamouri, quelques semaines après la disparition de l'auteur. C'était en 1950. Personne n'avait jamais revu Raymond. On supposait qu'il était mort noyé en essayant de descendre la rivière à la nage, comme il l'annonçait dans les dernières entrées de son journal, maintenant qu'il n'avait plus de pirogue. Mais, pour ce qu'on en savait, il avait tout aussi bien pu finir mordu par un serpent ou dévoré par un caïman. Ou par se pendre à un arbre, ce n'était pas ce qui manquait. Ou par mourir tout bêtement de faim. Ce qui était sûr, c'est qu'il ne s'était pas fait sauter le caisson, puisqu'il avait laissé sa carabine derrière lui.

Et la voilà, soixante-neuf ans plus tard, percluse de douleurs, à remonter péniblement ses traces. Enfin, « remonter ses traces », façon de parler, puisque l'expédition actuelle suivait un tout autre chemin pour rejoindre le site de la disparition. Comme prévu, la pirogue avait déclaré forfait face au cours bas et encombré des rivières. Maintenant, ils naviguaient sur des canots, lentement et prudemment ; il fallait souvent mettre pied à terre – ou plutôt dans l'eau – pour alléger les embarcations et les faire passer par-dessus les bancs de sable ou les troncs effondrés. C'était éreintant. En plus, le climat ne lui réussissait vraiment pas. Elle aurait parié que le pseudo-père William, tout usé par le service divin qu'il fût, n'aurait pas dégusté davantage. Peut-être moins, même. Lui, il devait avoir autre chose que du Doliprane.

Dans la pénombre à laquelle ses yeux s'étaient habitués, elle s'approcha jusqu'à la limite de l'abri de fortune où étaient suspendus les hamacs : sol de terre, quelques piquets solidement plantés pour y suspendre affaires et dormeurs, un toit d'écorce et de feuilles de bananier sur lequel la pluie faisait un bruit de cataracte. Dans deux-trois jours, ils seraient arrivés au site du dernier campement connu de Raymond. Ensuite, un peu de marche à travers la forêt pour atteindre le lieu où s'étaient produits les phénomènes qui avaient conduit le Christophore à expédier sa répugnatrice au cœur de la forêt guyanaise en plein mois de janvier, à quelques jours de la date anniversaire de la disparition de Raymond. Donc, censément, de sa mort. Ce qui n'était pas forcément un bon calcul.

La pluie s'arrêta soudain alors qu'elle regagnait son hamac et s'y hissait avec mille précautions de peur de réveiller la douleur de sa cuisse ; pour l'heure,

celle-ci se contentait de ronronner presque confortablement dans son sommeil. Pendant un moment encore, le crépitemment irrégulier des gouttes tombant des feuilles domina le silence ; puis ce fut le retour des insectes.

Encore une fois, elle ne parvint à dormir qu'une poignée d'heures avant l'aube, juste de quoi ne pas tomber à l'eau une fois assise dans le canot.

Foutue forêt. Foutu Raymond.

Le docteur Dupin s'était tout de suite montré enthousiaste quand on lui avait offert de prendre part à l'expédition. Membre éminent de l'association loi 1901 qui perpétuait la mémoire du jeune Raymond et de son défunt père, il rêvait depuis des années de parcourir la jungle à la recherche des restes de l'infortuné disparu, sans avoir jamais osé l'avouer à quiconque. À l'heure de la retraite, il en aurait eu le temps et les moyens ; mais on ne s'improvise pas explorateur, surtout à son âge. Et puis, que penseraient les voisins ? Et surtout, que dirait sa femme ?

Quand leur correspondant local – car l'association possédait une branche guyanaise dont le responsable portait le titre de « correspondant » établi noir sur blanc dans les statuts déposés auprès de la mairie de Toulon – quand, donc, leur correspondant local leur avait fait part des rumeurs qui circulaient depuis quelque temps, le docteur Dupin s'était contenté de hausser les épaules. D'après ce brave Hervé, seul membre actuel de la branche guyanaise, on disait qu'il se passait des choses étranges du côté du Tamouri, pas très loin de l'endroit où Raymond avait disparu. Les Indiens, qui fréquentaient déjà assez rarement ce coin de forêt, n'y allaient plus du tout : le gibier semblait l'avoir déserté, l'atmosphère y était pesante ; surtout, il y faisait froid. Là-dessus se greffaient toutes sortes d'histoires invraisemblables de voix désincarnées, de visages dessinés dans l'écorce des arbres, de revenants, spectres et autres visions d'horreur, toujours rapportées selon le mode du « mon voisin m'a raconté que le petit-neveu de sa femme lui a dit que sa grand-mère connaît quelqu'un qui a vu... ». Homme de science, le docteur Dupin traitait tout cela par le mépris, comme le faisaient d'ailleurs la plupart des autres membres de l'association.

Et puis, un jour, quelque chose de tout à fait inattendu et de complètement imprévisible s'était produit : l'association, en la personne de son président, M. Yvon Larranguet, directeur d'agence postale à Toulon, avait reçu un coup de téléphone du diocèse. Les autorités ecclésiastiques prenaient apparemment au

sérieux les rumeurs descendues du Tamouri via l'Oyapock et le Maroni jusqu'à Saint-Georges et Saint-Laurent et, au-delà, dans tout le territoire. Après enquête des services de la Province ecclésiastique des Antilles et de la Guyane, il apparaissait que *quelque chose* pourrait bien être à l'œuvre dans la forêt, et rien n'empêchait qu'il s'agisse des mânes d'un malheureux privé de sépulture depuis plus de deux générations. On allait envoyer quelqu'un sur place pour tenter de les apaiser. L'association souhaitait-elle se joindre au projet ?

« C'est ridicule ! avait déclaré le docteur Dupin. Si tous les défunts privés de funérailles devaient revenir d'entre les morts, au bout de tant de siècles ça ferait du monde, même en ne comptant que les baptisés ! Ils n'imaginent quand même pas que prêter le flanc aux superstitions locales fera revenir les gens à la messe ?

— Ils aimeraient beaucoup que quelqu'un de chez nous se joigne à l'expédition, pour bénéficier de notre "expertise" concernant le disparu. Ils prennent en charge tous les frais sauf le billet d'avion, avait précisé Yvon. Tu fais bien de la photo amateur et des herbiers, n'est-ce pas ? Amaury, l'association compte sur toi. »

Ainsi investi d'une mission pour lui aussi sacrée que celle de l'Église, le docteur Dupin avait trouvé la force d'affronter la contrariété de son épouse. C'était une idée stupide, décréta-t-elle, et qu'il ne vienne pas se plaindre s'il attrapait le paludisme ou la turista ! Enfin, il était majeur et vacciné ; et puisque c'était l'association qui payait le billet... Amaury était donc parti, armé d'un herbier vide, de plusieurs cahiers vierges et de son fidèle Canon, sans oublier son édition posthume des carnets de Raymond. L'arrangement conclu avec le diocèse stipulait qu'il pourrait relater l'aventure dans une ou plusieurs publications illustrées par ses soins, et il escomptait bien que ses articles paraîtraient dans l'édition toulonnaise de *Var-Matin*, voire *La Provence*.

« 12 janvier – *La chaleur est suffocante. L'air lui-même nous brûle, plus encore que le soleil dont nous sommes protégés par nos chapeaux, plusieurs couches de crème et les frondaisons des arbres au-dessus du lit resserré de la rivière. Tout est bien tel que le décrivait R : vert, étouffant, encombré de troncs et de branches tombés. Il pleut souvent, pourtant ; mais, pas plus qu'il y a soixante-neuf ans, cela ne suffit à faire monter le niveau du cours d'eau. Encore une fois, la saison des pluies sans crue ne facilite pas les choses, bien qu'une*

crue ne soit sans doute pas à souhaiter. Au moins avons-nous la chance de disposer d'embarcations légères et motorisées, d'un guide, de vivres et d'équipement autant que nécessaire : ah, si R avait pu en dire autant ! Cela n'eût pas été « la vie pure », certes, mais il en serait revenu... Et moi, paisible retraité sans âme aventureuse, jamais je n'aurais découvert la Guyane... »

Bien assis dans le canot, le visage dans l'ombre de son chapeau à large bord, le docteur Dupin remplissait scrupuleusement son carnet de voyage tout comme l'avait fait, longtemps auparavant, l'explorateur solitaire dont il suivait les traces. Son polo était tout imprégné d'une sueur chaude qui ne séchait pas dans l'atmosphère humide, et il avait bien conscience de dégager une odeur de fauve. Du reste, il n'était pas le seul.

Avant d'entreprendre le voyage, il s'était fait faire, en plus des vaccins obligatoires et recommandés, un bilan médical complet chez un confrère : il se savait donc en parfaite santé. Il n'avait jamais souffert d'asthme ou d'allergie et avait arrêté de fumer après son service militaire. Il veillait à s'hydrater régulièrement pour compenser la perte en eau causée par cette sudation inaccoutumée pour son organisme, tout habitué qu'il fût aux chaleurs estivales du sud-est de la France. Néanmoins, il se sentait de temps à autre la tête qui tournait un peu, oh, pas longtemps, la poitrine oppressée et la gorge serrée. Cette jungle, c'était un four dans lequel il cuisait à petit feu.

Et puis, il y avait l'émotion aussi, quand le vol d'un ara, le cri d'un singe, une éclaboussure dans laquelle il voyait le plongeon d'un caïman lui rappelait tel ou tel passage du journal de Raymond qu'il connaissait par cœur et qu'il s'empressait de relire pour vérifier, pour voir les mots écrits et, presque, entendre la voix de celui qui les avait tracés. Les carnets originaux avaient été perdus ; ne subsistaient que les exemplaires dactylographiés vendus à l'éditeur. Mais le docteur avait vu des lettres et des photos : il connaissait donc la main de Raymond, pourrait-on dire, ainsi que son visage. Ici, à l'idée qu'il contemplait un paysage semblable à celui que ses yeux avaient contemplé, qu'il respirait l'air que ses poumons avaient respiré, qu'il transpirait sous le même soleil, il se sentait étrangement proche de lui. Comme si, au cœur de ces ténèbres vertes, Raymond les attendait, debout près de la rivière à l'endroit exact où ils accosteraient, prêt à les accueillir avec un salut de la main, un large sourire aux lèvres.